

# La Révolution prolétarienne

REVUE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Abandonnera-t-on le "hérisson" de Berlin?

*par Roger HAGNAUER*

L'épreuve de force et ses perspectives

*par Robert LOUZON*

A quand les délégués à la sécurité  
dans le bâtiment ?

*par Pierre RIGUIDEL*

L'heure de vérité pour la Tunisie

*par J.-P. FINIDORI*

Marinus Van der Lubbe ou  
le mythe de l'histoire

*par Paul BARTON*

# MARINUS VAN DER LUBBE OU LE MYTHE DANS L'HISTOIRE

**Basile :** La calomnie, docteur, la calomnie ! Il faut toujours en venir là !

**Bartholo :** Singulier moyen de se défaire d'un homme.

**Basile :** La calomnie, Monsieur ! Vous ne savez guère ce que vous méprisez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville, en s'y prenant bien ; et nous avons ici des gens d'une adresse !...

(BEAUMARCHAIS :  
Le Barbier de Séville.)

Le 27 février 1933, le communiqué suivant fut publié à Berlin :

« Lundi, vers 21 h 15, les pompiers ont été appelés au Reichstag où un incendie avait éclaté dans la coupole. Dès que l'alarme a été donnée, les pompiers se sont présentés avec les véhicules de dix postes berlinois ; la police a dépêché également sur le lieu de l'incendie un effectif important de la Shupo et a établi un barrage autour du Reichstag. A l'arrivée des pompiers, la grande coupole dorée de l'immeuble du Reichstag s'est trouvée en pleine flamme. Une pluie d'étincelles arrosait les environs. Les pompiers et la police ont pénétré aussitôt dans le bâtiment et ils ont réussi à arrêter là un homme qui a avoué sans ambages être l'auteur de l'incendie. Il s'est déclaré membre du Parti communisme hollandais. »

Quelques heures plus tard, la direction du Parti communiste allemand fit de son côté imprimer et distribuer une énorme quantité de tracts imputant l'incendie du Reichstag aux nazis.

Ce fut ainsi que prit naissance un des mensonges les plus étonnants qui devait entrer dans l'histoire de nos jours : le mythe Van der Lubbe.

## TEL QU'IL FUT

Marinus Van der Lubbe est né à Leyde en 1909. Ayant perdu ses parents, il est élevé dans la famille de son beau-père, un ouvrier blanchisseur qui a épousé sa sœur aînée. A l'âge de quatorze ans, il commence à gagner sa vie comme apprenti dans une boutique. Au bout de deux ans, il abandonne cet emploi qui lui donne peu de satisfaction, pour devenir un maçon. Il a bien aimé, semble-t-il, ce métier qu'il avait choisi de son propre chef. Dans une interview accordée le 8 septembre 1933 au journal *De Telegraaf* d'Amsterdam, son ancien tuteur déclare : « Comme maçon, Marinus était très recherché et il gagnait bien sa vie. Son indifférence vis-à-vis de l'argent et son sentiment de l'honneur se montrent dans le fait que, lorsqu'il travaillait à un ouvrage et qu'on cherchait à l'en détourner par l'offre d'un meilleur gain, il ne se donnait même pas la peine de répondre. » Cependant, deux accidents de travail qu'il subit dans un court laps de temps, atteignent gravement sa vue et l'éliminent ainsi de son métier.

Marinus est un révolutionnaire. Pendant plusieurs années, il milite très activement au sein des Jeunesses communistes de Leyde. Or, cette organisation n'arrive pas à l'embrigader comme tant d'autres jeunes révolutionnaires et les activités de Marinus sont accompagnées de nombreux conflits avec les dirigeants. A quatre reprises, il sort des Jeunesses communistes et trois fois il revient, après avoir cherché en vain une autre orientation. La rupture est finalement consommée au printemps 1931. A ce moment, il quitte définitivement le sta-

linisme, irrévocablement convaincu que celui-ci ne fait qu'exploiter le mécontentement des ouvriers à des fins complètement étrangères au prolétariat. Tous ses élans se portent désormais vers l'action ouvrières spontanée. Il agit et milite à titre individuel, se donne corps et âme aux comités des chômeurs, soutient le petit mouvement des « Communistes de Conseils » (Radencommunisten) et collabore au journal de ce mouvement, *Spartacus*.

Toutes les activités du révolutionnaire Van der Lubbe sont marquées par son dévouement sans bornes. Un groupe de communistes antistalinien hollandais, le « Groupe des Communistes internationaux », donne à ce sujet un témoignage émouvant, dans une déclaration publiée après l'incendie du Reichstag et après le déclenchement de la campagne de dénigrement organisée contre Van der Lubbe par le Parti communiste : « Van der Lubbe a fait tous les frais, à Leyde, de la campagne électorale communiste de 1931. Le Docteur Knuttel, qui a obtenu son fauteuil de conseiller municipal grâce aux épaulures matraquées de Marinus Van der Lubbe, se lave les mains, maintenant que Marinus a commis son acte désespéré. Mais la situation désespérée où Lubbe se trouve réduit maintenant, ce sont les chefs du Parti qui en sont responsables. Ils ont abusé de son dévouement pour les actions les plus absurdes, à un contre cent. (...) Ils en ont fait à tel point la bête noire de la bourgeoisie que personne ayant encore une tartine de pain à risquer ne se hasarderait à le loger. » Le même témoignage précise d'ailleurs que la force, le courage et l'esprit de sacrifice de Van der Lubbe devinrent légendaires au point de donner naissance à un nouveau jeu des gamins de Leyde, le « Jeu du petit Van der Lubbe », où tous se ruent sauvagement sur le plus fort d'entre eux.

Il serait toutefois faux de considérer Van der Lubbe comme une brute. Il s'expose aux coups là où d'autres préfèrent discourir sur l'action directe » et il considère la rixe comme une partie indispensable de mouvement révolutionnaire. Cependant, la bagarre n'est pas pour lui un but en soi mais une des multiples formes d'action émancipatrice du prolétariat, tout comme l'activité syndicale, la diffusion des idées, l'étude des problèmes sociaux, etc. Son attitude envers la lutte violente transpire nettement à travers une lettre qu'il écrit le 22 avril 1931 d'Allemagne à son ami Koos Vink, de Leyde. Celui-ci ayant affirmé que les sacrifices des ouvriers allemands abattus dans les luttes sanglantes contre les nazis n'avaient pas de sens et qu'il s'agissait de vaincre le national-socialisme dans la bataille électorale, Van der Lubbe rejette l'opposition entre la violence et la procédure électorale. Pour lui, ce n'est pas la violence qui se trouve à l'opposé de la lutte électorale, mais bien l'action menée « plus en profondeur », au sein même de la classe ouvrière ; la violence n'est qu'un épiphénomène de l'action prolétarienne, quelle qu'elle soit : « Quant à ce que tu m'écris au sujet des élections, j'admets que, sans doute, ces réunions et ces affichages doivent avoir lieu, mais ceci n'est qu'un travail de propagande le plus léger et le plus superficiel, pour le communisme et pour le parti. Il faudrait déplacer le centre de gravité vers les usines et les locaux de pointage (des chômeurs) car, seule, la lutte acharnée pour les intérêts de la classe ouvrière, menée jour après jour en liaison avec la lutte politique saura nous gagner la confiance des ouvriers. »

Non seulement Marinus Van der Lubbe n'est pas une brute, mais bien au contraire il est le type même du chercheur toujours inquiet, qui ne veut

pas se contenter des dogmes; il ne se lasse jamais de remettre en doute les certitudes acquises et pose toujours de nouveau la question du sens de l'action qu'il mène, sans ménager ses propres susceptibilités. Nous avons mentionné combien il lui avait été difficile de rompre avec le Parti communiste. Entre 1929 et 1931, il vit en effet, au jour le jour, une lutte dramatique entre sa conscience et son attachement à ce qu'il croyait être l'armée de la révolution sociale. Chaque fois qu'il essaie de se plier une fois de plus aux consignes des dirigeants staliniens, il ne reste que plus rongé par le doute. Dès qu'il se décide à quitter les rangs des Jeunesses communistes, il éprouve aussitôt le sentiment de déserteur, non pas une organisation, mais bel et bien un idéal. Désireux qu'il est de servir la cause, il se livre à un examen permanent de lui-même et, dans son incertitude, s'adresse toujours de nouveau au Parti. C'est ainsi que dans une lettre rédigée à l'intention de celui-ci, il déclare humblement : « Ce sont là choses qui prouvent que je ne suis pas un bon bolchevik. Je sens qu'à cette heure, je ne suis certainement pas cela (encore que radicalement opposé au capitalisme et à tout ce qui y est lié) et que peut-être je ne le serai jamais. A présent, je me sens parfois tout à fait étranger dans notre armée (j'entends par là le Parti). »

Ce douloureux examen lui permet finalement de se libérer du dilemme : il se rend compte que ce n'est pas en quittant le stalinisme, mais en y adhérant, qu'on déserte la révolution sociale. Sa pensée s'exprime le plus nettement dans le journal *Werkloozenkrant*, édité par le Comité des chômeurs du bâtiment de Leyde. Dans le numéro du 24 novembre 1932, il écrit : « Sommes-nous à la fin bien décidés, comme travailleurs, à former une unité de classe ? Pour que cette unité existe, il faut que chacun sache pourquoi il en fait partie. En quoi consiste l'organisation de cette unité de classe ? Elle ne peut pas être incarnée dans tel ou tel parti, groupe ou syndicat, mais c'est aux travailleurs qui en sont les participants à la prendre eux-mêmes dans leurs mains. »

Dans la vie et dans la formation de Marinus Van der Lubbe un chapitre important consiste dans ses voyages. Il parcourt à pied une partie de l'Europe, nouant un peu partout amitié avec les humbles. Son vif esprit recueille ainsi une quantité d'impressions et de connaissances, comme en témoigne son carnet, publié par ses amis français après l'incendie du Reichstag sous le titre *Le Carnet de route d'un Sans-patrie*. Voici quelques extraits :

Le 1er octobre 1931, à Djurdjevo, en Yougoslavie, il enregistre les remarques suivantes :

« Ce matin, j'ai cherché du travail chez quelques paysans une nouvelle fois, comme il y avait de grandes files de pierres sur les champs et que plusieurs autres étaient déjà au travail. Mais il n'y avait rien pour moi, étant donné que les paysans font tout eux-mêmes. C'est bien avantageux si l'on peut tout faire soi-même, mais à mon opinion la production communiste me semble toujours préférable. Ainsi, je suis assis sur le bord de la route et devant moi, je vois un petit gars qui reçoit une gifle de son père pour n'avoir pas bien mené deux chevaux et deux vaches tirant la charrue. Imaginez-vous, un petit gars de huit ans qui doit travailler toute la journée à un travail aussi dur que de mener une charrue avec un triple attelage. C'est quelque chose. Ainsi, nous voyons partout l'exploitation, qu'elle se fasse par les riches ou par les pauvres. Ils n'ont pas d'autres moyens et ce n'est que le grand capitalisme qui en est responsable. Seule la lutte qui doit venir changera tout ça. »

Le lendemain, il écrit :

« A Djurdjevo, j'ai trouvé un brave homme de paysan chez qui j'ai bien dormi et mangé. J'ai eu également une discussion avec un étudiant en philosophie qui passait ses vacances chez lui. Il étudie à Zagreb. Lorsqu'il me demanda à brûle-pourpoint de quelle tendance j'étais, l'idée me vint de lui dire « communiste » pour voir ce qu'il dirait. Mais il remarqua seulement qu'on était très sévère ici et qu'il fallait faire attention pour ne pas être mis à l'ombre. Également j'ai trouvé un cordonnier qui

a réparé mon sac déchiré. Il l'a bien fait de même de mes bottes. Je lui ai promis de lui envoyer une carte. Entre autres, il expliquait qu'ici il y avait une dictature militaire et que les réunions et la liberté de la presse ne comptent pas pour grand-chose. (...) Enfin, je sais comment les paysans prennent à bail leurs fermes. Le dernier paysan m'a dit qu'ici la terre est sous le contrôle du gouvernement ou d'une commission gouvernementale et que les contrats ont une durée de quelques années. Voilà l'explication des nombreuses exploitations moyennes qu'on trouve. C'est la même chose chez nous dans le Haarlemmermeer (dans les polder pris sur la mer). »

Le 9 octobre, en route vers Belgrade, il fait les considérations suivantes :

« Un jour, je fis un bout de chemin sur une charrette qui avançait que tout doucement. J'étais assis à l'arrière avec mon sac à côté. En cours de route, nous dépassons une vieille femme avec son sac plein de provisions et également un pain sous le bras. A peine m'avait-elle vu avec mon sac qu'elle pense : « Il est sans doute de voyage », coupe un morceau de son pain et me le donne. Ça faisait du bien à mon âme de vagabond. Par hasard, j'avais une paire de souliers qui étaient trop petits pour moi et lui demandais si elle pouvait les utiliser. Malheureusement, elle ne pouvait rien en faire. Un peu plus tard, c'était l'heure de la sortie des écoles, deux gars grimpent sur la charrette, qui était alors toute occupée. D'autres suivent, mais l'un après l'autre, se trouvent fatigués. Toutefois, un seul, un petit gars de six ans environ ne démord pas et je le hisse sur la charrette. Il était encore loin de chez lui et c'est pourquoi il ne voulait pas abandonner l'occasion. Et ça, c'est vrai, on peut aimer les enfants. Parmi les enfants, on rencontre parfois des types qui te disent que tout va être mieux dans le monde. Cela se reflète pour ainsi dire dans leurs yeux. Et ce refrain « nous sommes la jeune garde du prolétariat » sonne pour eux tous, car en effet, ils sont cela. En sautant en bas de la charrette, pour prendre un chemin de traverse, il me faisait adieu de la main ! Pourtant, je n'avais presque pas parlé avec lui. »

« Il y a encore de ces faits : par exemple, un cordonnier qu'on regarde travailler et qui, tout d'un coup, te demande : « Veux-tu que je te répare tes bottes ? » Ou encore, comme ce matin, au début quelques maisons, mais rien à faire, et puis, chez un petit paysan, du pain et du café à discrétion. Voilà ce qui est typique pour l'homme. Nous n'avons pas besoin de chercher une occasion pour faire du bien. Nous le faisons que lorsque la situation se présente, non pas par philanthropie, mais parce que c'est bon tout simplement, et parce que le moment, les circonstances, nous ont faits ainsi. Pas comme fait le beau monde, chercher des lieux où l'on pourra faire du bien, c'est répugnant. Non seulement celui qui reçoit mais également celui qui donne peut être heureux, sans qu'on le remercie. On est toujours heureux et reconnaissant envers soi-même. Je crois que chez les hommes qui n'éprouvent plus cela, c'est la dégénérescence qui se fait sentir. »

#### SCN ULTIME VOYAGE

Le jeune militant se sent particulièrement attiré par l'Allemagne qu'il considère comme le « cœur de la révolution mondiale ». Dans la lettre adressée de Berlin le 22 avril 1931 à son ami Koos Vink, il résume de la façon suivante les impressions qu'il a recueillies en assistant à des réunions ouvrières et en discutant avec des travailleurs et des chômeurs allemands : « Dis-toi bien que les ouvriers ne s'opposent pas au fascisme seulement avec les paroles des chefs, mais que, partout en Allemagne, ils se sont rangés spontanément comme classe derrière le Parti communiste d'Allemagne. Réjouit-les simplement, parce que c'est une preuve que les ouvriers se sont mis du côté de l'Allemagne soviétique au lieu de la dictature fasciste, et rends hommage à ceux qui sont tombés dans la lutte contre le fascisme meurtrier. »

En se rendant de nouveau en Allemagne quelques mois plus tard, il commence à sentir la léthargie qui s'empare du prolétariat dans ce « cœur de la

révolution mondiale ». Dans son carnet de route, il note à la date du 8 septembre 1931 : « *Contrairement à mon attente, j'ai pu atteindre Kleve, où j'ai passé la nuit dans une auberge de la jeunesse ouvrière. Je ne me suis couché qu'après une longue discussion sur le mouvement allemand et sur la question de savoir s'il se passerait quelque chose cet hiver. La conclusion finale était que la plupart ne bougeront probablement pas, à moins qu'ils ne soient soutenus.* »

Lorsqu'il entreprend son ultime voyage en Allemagne, vers la mi-février 1933, Hitler est déjà au pouvoir, le raz de marée nazi est en train de balayer les institutions démocratiques et le prolétariat, son prolétariat ! plie pitoyablement les genoux. Les chefs de ses organisations ne se lassent pas de répéter que le national-socialisme sera foudroyé par... le bulletin de vote aux prochaines élections. Le Parti communiste, qui a jeté ses adhérents froidement dans des combats de rue sans perspectives contre les troupes d'assaut nazies, condamne en automne 1932 son propre mot d'ordre « frappez les nazis partout où vous les rencontrez », et, pour aller jusqu'au bout dans sa volte-face, se met à dénoncer comme acte de provocation toute résistance spontanée. Dans une résolution adoptée à ce sujet, le Comité central du P.C. déclara en effet : « *Le Parti communiste allemand (...) n'a pas hésité à exclure de ses rangs des membres du Parti qui ont violé les principes marxistes-léninistes et les résolutions du Parti dans la question de la terreur individuelle. Dans cette situation grave, le Comité central du P.C. invite tous les ouvriers et travailleurs révolutionnaires à redoubler de vigilance en face de mouchards et d'autres provocateurs. Le Parti se dressera sans merci contre ceux qui violeront les résolutions du Parti et la discipline révolutionnaire, et contre tout manque de sang-froid à l'égard des tentatives de provocation de l'ennemi de classe.* »

L'homme qui, par son courage, avait fait de sa personne un point de mire de toutes les forces de répression même sous le régime démocratique, qui avait fondé tous ses espoirs sur l'action spontanée du prolétariat, et du prolétariat allemand en premier lieu, ne peut pas assister passivement à la débâcle. Marinus Van der Lubbe étouffe dans ce flot de lâcheté. Il doit libérer sa conscience. Il doit agir. Le 25 février, il va toucher, poste restante, un mandat de trois florins qu'il s'était fait envoyer de Hollande. Il achète des briquettes chimiques dites « Kohlenanzuender » (au moment de son arrestation, il n'aura plus en poche que trois pfennigs et un morceau de savon). Le 27, le Reichstag est en flammes.

Les circonstances précises de l'incendie ne furent jamais tirées au clair, de même que les activités de Van der Lubbe pendant son dernier voyage. En ce qui concerne la signification qu'il ajoutait à son acte, nous ne disposons, au fond, que d'un seul document. C'est le témoignage du correspondant de la *Tribune de Genève*, W. Duesberg, qui eut l'occasion d'interviewer Marinus Van der Lubbe six semaines environ après son arrestation. Le prisonnier avait peut-être déjà subi des tortures et il s'entretint avec le journaliste en présence de ses geôliers. Ce témoignage n'est pas moins capital. En voici les éléments essentiels :

« *Je me le représentais tout à fait autrement. Je t'ai abordé, je l'avoue, sans curiosité; je t'ai quitté mécontent et avec regret. (...) Van der Lubbe n'est pas un malfaiteur ordinaire. Il avoue; bien mieux, il s'enorgueillit de ce qu'il a fait, comme d'une prouesse...*

*Je demande à Van der Lubbe :*

— *Pourquoi avez-vous fait cela ?*

— *Le monde nouveau arrive, mais pas assez vite. Le monde ancien s'en va, il faut pousser ce qui s'en va.*

— *Vous vouliez agir par votre exemple ?*

— *Van der Lubbe fait signe de la tête.*

— *Mais vous n'avez réussi qu'à faire du tort à vous-même ainsi qu'à votre parti !*

— *Van der Lubbe réfléchit un instant, puis il dit :*

— *Il y a des choses que personne ne semble devoir comprendre, ni les social-démocrates, ni les communistes. C'est le résultat final qui importe.*

— *N'avez-vous pas peur du châtimeur ?*

— *Van der Lubbe répond, avec une moue dédaigneuse et en s'appuyant sur ses mains, qu'il a longues et régulières :*

— *Je n'ai pas peur. Qu'est-ce qui peut m'arriver ? Ils vont m'enfermer pour quelques années, puis il y aura la guerre et l'on me relâchera, et, même si je n'étais pas libéré, peu importe, je n'ai pas grand-chose à perdre.*

— *Au moins regrettez-vous maintenant ce que vous avez fait ?*

— *Non, on ne doit jamais regretter ce qui est fait. Tout ce que je regrette, c'est que la coupole du Reichstag ne se soit pas écroulée. Une coupole, c'est toujours quelque chose de symbolique.*

— *Van der Lubbe soupire, puis il rit, d'un rire guttural, presque silencieux...*

— *Si vous aviez incendié le Karl Liebknecht-Haus au lieu du Reichstag, votre cas serait moins grave !*

*Mais voici que mon interlocuteur se fâche :*

— *Si vous voulez vous payer ma tête, adressez-vous à d'autres...*

— *Van der Lubbe discute âprement, réfléchissant à chaque mot, avec un gros souci des nuances et des synonymes, interrompant sans cesse ses interrogateurs (...) Tel que je l'ai vu et entendu, j'ai peine à croire qu'il ait agi pour d'autres raisons que celles d'ordre idéaliste qu'il invoque. Avec la vie frugale qu'il menait depuis de longues années, ce philosophe vagabond n'avait besoin de rien. (...) Je l'ai pris, avant de le connaître, pour un abruti et un faible d'esprit, un illettré bafouillant des phrases incohérentes. Mais il faut l'entendre parler pour se faire une opinion juste de Van der Lubbe. »*

#### LES BASILE A L'ŒUVRE

Rien, absolument rien ne peut réveiller le Parti communiste et la social-démocratie de leur coma. Une vague d'arrestations, opérées selon des listes préparées longtemps avant, va frapper les cadres des deux partis. Mais ni l'inéluctable achèvement de la répression, ni l'exemple de Marinus Van der Lubbe, ne leur inspirent l'idée de résister. Apprenant par les journaux du 28 février que la propagande gouvernementale le dénonce comme l'initiateur de l'incendie, le président du groupe communiste au Reichstag, Ernst Torgler, conie à une amie une livre de café et un billet de cent marks pour son épouse, passe un coup de téléphone à celle-ci et se présente à la police hitlérienne en compagnie de deux avocats. Le chef du Parti communiste, Ernst Thaelmann, se laisse sottement cueillir dans la banlieue berlinoise. D'autres se dirigent vers la frontière, abandonnant des millions d'adhérents à leur triste sort. Leur lâcheté n'a d'égale que leur haine pour l'homme qui refuse de participer à la déroute. Toutes les énergies qui restent encore aux chefs attitrés du prolétariat allemand se concentrent sur une seule cause : faire passer Marinus Van der Lubbe pour un provocateur nazi. La rapidité avec laquelle ils ont forgé cette calomnie n'est guère étonnante; nous avons cité *in extenso* la résolution par laquelle le Comité central du Parti communiste avait affiché, dès l'automne 1932, sa volonté de stigmatiser toute résistance spontanée contre l'avènement des hitlériens comme un acte de provocation.

Deux énormes machines de propagande se mettent en mouvement pour écraser dans leur choc l'individu insoumis et obnubiler les consciences auxquelles il a voulu parler par son acte. Tous les moyens dont dispose l'Etat hitlérien sont mobilisés. Le 23 mars, le Reichstag promulgue une loi permettant, avec effet rétroactif, d'infliger la peine capitale pour le crime d'incendie. De leur côté, les services russes créent un organisme spécial, le *Comité mondial d'aide pour les victimes du fascisme hitlérien*, chargé de rassembler les fonds et les dupes nécessaires pour la réussite d'une croisade de mensonge. Sur deux mille livres sterling collectés en Grande-Bretagne, huit cents seulement servent à secourir les victimes de Hitler, d'après le rapport rédigé par le Comité lui-même, tandis que douze cents sont dépensés pour diffamer Van der Lubbe. Le Comité mondial publie le fameux *Livre Brun sur l'incendie du Reichstag et sur la terreur hitlérienne* en dix-huit langues et établit une Com-

mission d'enquête, composée de juristes plus ou moins éminents de plusieurs pays et qui, à la veille du procès de Leipzig, organisera un contre-procès à Londres, un véritable procès en sorcellerie, sans défense, et contre un accusé qui sera en train de subir les dernières tortures avant de comparaître devant ses juges nazis.

Entre temps, la presse allemande, mise au pas est inondée par des nouvelles fantaisistes sur les prétendues relations de Van der Lubbe avec Torgler et les trois « apparatchik » d'origine bulgare Géorgui Dimitrov, Diagoi Simon Popov et Vassili Tenev, appréhendés dans un café de luxe à la Postdamer Strasse le 9 mars 1933. Il faut prouver que l'incendiaire avait reçu les consignes et les moyens techniques de la part des chefs communistes et social-démocrates.

Les journaux staliniens du monde entier — et à leur suite la majorité de la presse démocratique — avertisent un flot de mensonges non moins absurdes pour démontrer surtout que Van der Lubbe est un pédéraste, qu'il avait été une des « filles » du capitaine Roehm et qu'il avait manifesté des sympathies politiques pour le national-socialisme.

Les fantaisies sur les aberrations sexuelles du jeune maçon se heurtent à de nombreux démentis catégoriques. Le Comité mondial impute alors des tendances homosexuelles à tous ceux qui, ayant partagé leur chambre avec Lubbe, avaient été bien placés pour s'apercevoir de son inversion, si tant est qu'elle eût existé. En quête d'au moins un fait précis, on remonte jusqu'à l'enfance de Marinus et lui découvre une « singularité » : la timidité en présence de petites filles et le fait de placer ses affections « parmi ses camarades d'école et ses compagnons d'âge ». (Or les psychologues considèrent ce comportement comme normal au moins jusqu'à l'âge de la puberté, la préférence pour la compagnie des fillettes étant au contraire un signe de tendance à l'inversion pour plus tard.) Les Basiles de l'antifascisme exploitent à leurs fins également le drame sentimental que Lubbe a vécu au cours de ses pérégrinations. A Budapest, il a rencontré un ouvrier dont la sœur était tombée dans la prostitution. Il s'est épris d'un amour passionné pour la jeune fille et lui a proposé de s'en aller avec lui. Ne trouvant pas le courage de quitter sa servitude, elle lui a offert la consolation d'une nuit d'amour. Bien que ne parlant pas la même langue, les deux jeunes gens ont cherché à s'écrire plus tard. Marinus, qui est la réserve et la discrétion même, n'en a pas dit davantage à ses amis. Dans le *Livre Brun*, cet épisode se trouve transformé en une démonstration supplémentaire de son inversion : « *Van der Lubbe raconte qu'il voulait sauver cette fille du bordel, mais elle lui aurait réclamé de l'amour. Il aurait dormi avec elle dans une chambre toute une nuit sans la toucher, puis aurait continué son voyage. Le récit de la fille qui doit être sauvée est une histoire d'homosexuel typique. C'est ce qu'à l'imitation de Freud, les homosexuels appellent le complexe Parsifal.* » (1)

Puisque Van der Lubbe n'est pas un inverti, comment trouver le moindre indice de ses prétendues relations sexuelles avec le capitaine Roehm ? A défaut des faits, on se procure un témoin anonyme — seules ses initiales W. S. sont révélées — qui affirme avoir vu une liste d'amants de Roehm, *disparue entre temps*, sur laquelle avait figuré le révolutionnaire hollandais ; dans sa déposition diffusée par le Comité mondial, le mystérieux W. S. déclare que cette liste comprenait uniquement des prénoms et, parmi ceux-ci, un certain Nusti. Or, le diminutif du prénom Marinus n'est pas Nusti mais Rinus. Aussi le Comité mondial publie-t-il promptement une seconde version, perfectionnée et contradictoire, du même témoignage : W. S. se « souvient exactement » avoir vu un prénom Rinus « derrière lequel était écrit entre parenthèses un nom hollandais commençant par Van der ». Le même Comité mondial publie d'ailleurs, quelques temps après, une troisième version des dires du même W. S., d'après laquelle on lisait très exacte-

ment : Marinus Van der Lubbe (ou Subbe) et plus loin, entre parenthèses, le pays d'origine : Hollande. Tout cela au milieu d'une liste qui ne comprenait que des prénoms...

Les allégations relatives aux sympathies de Van der Lubbe pour le national-socialisme sont, si possible, cousues d'un fil blanc encore plus gros. Pour commencer, le Parti communiste hollandais rassemble parmi ses adhérents de Leyde quelques témoignages sur des critiques formulées à son égard par Van der Lubbe et les publie sous une forme défigurée. Il s'attire une série de démentis formels de la part des ouvriers qui connaissaient bien Lubbe ; même certains de ses propres adhérents protestent publiquement contre les mensonges qui leur sont ainsi imputés. La Commission d'enquête envoie en Hollande trois de ses membres pour se renseigner sur place sur le personnage de l'incendiaire. Mis au pied du mur un peu plus tard à Bruxelles par le militant anarchiste Ernestan, le membre belge de cette sous-commission, l'avocat Pierre Vermeulen, admettra dans sa réponse publiée par l'hebdomadaire *Le Rouge et le Noir* que « les enquêteurs, loin d'avoir recueilli des éléments leur permettant de conclure que Van der Lubbe était un provocateur, avaient au contraire reçu des témoignages dont la concordance parfaite les amenait à cette première impression que Van der Lubbe était un homme désintéressé qui n'avait pu agir que par convictions politiques ou par entraînement sentimental. »

Il serait trop long d'énumérer tous les procédés mis en œuvre pour fabriquer le mythe qui devait usurper la place dans l'histoire qui appartient au jeune révolutionnaire de Leyde. Le futur historien trouvera une riche documentation là-dessus, publiée dans de petits journaux, revues et brochures par le soin des *Comités Van der Lubbe*, hollandais et français. Cependant, toutes les mystifications du Comité mondial ne révèlent que partiellement la nature de sa croisade. Pour pouvoir en juger toute la bassesse, il faut connaître la tentative diabolique de saboter la défense du prisonnier des nazis au cours même de son procès. Les autorités hitlériennes imposent à Van der Lubbe de choisir un avocat dans le barreau allemand. Il s'y refuse et on lui désigne un défenseur d'office ; il n'adressera jamais la parole à celui-ci au cours du procès. Toutefois, sa famille a droit de se constituer partie civile et se faire représenter par un avocat de son choix. M<sup>r</sup> Franz Pauwels, un avocat hollandais, rend visite au frère de Lubbe et obtient de lui l'autorisation de se présenter à Leipzig en son nom en précisant que tous les frais, indemnités et honoraires seront réglés par un groupe d'intellectuels soucieux d'assurer la défense du jeune révolutionnaire. Une enquête entreprise par les camarades de celui-ci révèle que le « groupe d'intellectuels » en question n'est autre que le Comité mondial. Il faut que le frère de Van der Lubbe informe la presse de cette opération pour réussir à retirer à M<sup>r</sup> Franz Pauwels son autorisation. Le Comité mondial a failli de justesse se glisser dans la salle d'audience de Leipzig et couvrir Van der Lubbe de boue en face des juges décidés à lui infliger la peine capitale...

La bataille des mystifications qui oppose ici les hitlériens et les staliniens est bien étrange. L'ennemi principal est le même pour les uns que pour les autres. Dans leur souci commun pour ne pas faire éclater la vérité, ils n'hésitent pas à se rendre service mutuellement, au milieu de tiraillements en apparence sans merci :

Les deux parties s'accordent pour affirmer que c'est l'incendie du Reichstag qui est à l'origine de la terreur déchaînée contre les communistes et les socialistes. La puérilité de cette thèse saute aux yeux.

Après tant de capitulations des deux partis, Hitler n'avait plus besoin de prétextes pour oser donner le coup de grâce au mouvement ouvrier agonisant. Sylvia Pankhurst l'a dit d'ailleurs avec toute la clarté nécessaire, dans une lettre à Henri Barbusse : « *En aucune façon nous ne pouvons tenir Van der Lubbe pour responsable du fait que les nazis — dans la poursuite d'un programme déjà clairement établi de destruction et de férocité contre quiconque oserait enfreindre leurs volontés — aient*

(1) Il est assez intéressant que le texte que nous venons de citer ait été supprimé dans l'édition anglaise du *Livre Brun*.

osé prétendre que l'acte de Lubbe fut une excuse valable pour le régime de terreur mis en pratique avant, pendant ou après l'incendie. Devant les atrocités qu'ils commirent précédemment à leur accession au pouvoir, devant les faits et gestes de leurs collègues en Italie depuis onze ans, on ne peut honnêtement que rejeter comme une illusion l'idée que le feu mis au Reichstag ait été la justification des hideux massacres, des actes de bestialité et des emprisonnements en masse qui se sont multipliés depuis lors. » Cette observation se trouvera confirmée, beaucoup plus tard, par Goering lui-même. En effet, lors de la préparation du procès de Nuremberg, la question suivante lui sera posée le 13 octobre 1945 par R. M. Kempner : « Si l'incendie du Reichstag ne s'était pas produite, quand auriez-vous arrêté ces gens qui se trouvaient alors sur la liste ? » Et voici la réponse : « Selon ma conviction, huit ou dix jours plus tard. »

D'autre part, les porte-parole de Moscou aussi bien que ceux de Berlin s'efforcent de démontrer que Van der Lubbe a dû avoir des complices, bien qu'il résiste aux sévices les plus atroces de la police fasciste en maintenant jusqu'au bout qu'il a agi seul et de son plein gré. On lance des formules trompeuses pour entériner la version de l'incendie « collectif ». Ainsi, personne n'insiste sur le fait que seule avait flambé la salle des séances (faite d'une accumulation immense de boiseries) et, quand il est question de cette salle, tout le monde déclare gravement qu'on y a trouvé « onze foyers d'incendie ». En réalité, ces fameux « foyers d'incendie » étaient à un mètre l'un de l'autre.

Là où le lien de complicité entre les détracteurs des deux bords se manifeste le plus nettement, c'est dans les déplacements de l'épouse de Dimitrov. Elle voyage sans entraves entre Berlin et Paris pour entretenir le contact entre son mari et le Comité mondial chargé de présenter Marinus Van der Lubbe comme un provocateur nazi.

#### LE FANAL S'ETEINT

Fendant que ses ennemis s'acharnent contre lui, Marinus Van der Lubbe, prisonnier à Berlin Alt-Moabit, règle ses dettes et distribue ses richesses.

Chaque fois qu'il est autorisé à écrire à ses amis, il donne des consignes pour la répartition de l'allocation d'invalidité qu'ils peuvent toucher à sa place. A une lettre du 18 mai 1933 pour son ami Simon J. Hartevelt, il ajoute ce petit mot pour les enfants de ce dernier : « Chers Wim et Jopie, il se peut que la lettre que je vous ai écrite se soit égarée. Lorsque Wim était malade, il a eu beaucoup de cadeaux. Jopie n'en était pas fâchée, et maintenant vous aurez tous les deux 1.25 florin ensemble 2.50 pour épargner ou pour un tout petit cadeau. Dites ça seulement à papa, probablement nous le ferons ensemble une fois. A vous de tout cœur. Rienus ». Le 8 juin, il écrit à Hartevelt : « Mon frère écrit également au sujet de mes effets. Ce n'est rien et ses pensées doivent être chassées du monde. Le peu de livres que j'ai se trouvent à la disposition de tout le monde, et qui en veut peut les avoir. Le reste, tu n'as qu'à le garder pour toi ou le vendre. La boîte à pain et les autres choses, tu peux les garder, si tu n'emploies pas la boîte, donne-la à Baars. Mais s'il ne veut pas l'avoir, tu feras mieux de l'offrir à Jan L. Quant à la table et aux chaises, ce n'est pas grand-chose, mais Jan peut les avoir. Tu peux en faire ce que tu voudras, les laisser là ou les vendre, etc. Le drapeau est pour celui qui en aura besoin ; si possible peins le tout de la même couleur ».

Le maçon Hartvelt, qui est son frère spirituel, lui fait part des calomnies diffusées par la presse moscovitaire et autre. Van der Lubbe répond stoïquement le 8 avril : « Camarade, j'ai lu tout ce que tu dis au sujet de la presse. Bah ! Il ne faut pas trop s'étonner. La presse dispose de la presse et ils y écrivent ce qu'elle veut ». Et, dans une lettre qui doit passer par la censure, il écrit un petit poème qui sera en quelque sorte son testament :

O Travail !  
Non pas les Partis — Vivre ou mourir  
Non pas les thèses — Gagner ou perdre  
Non pas les paroles  
Non pas l'être  
Tout est un droit à la vérité.

Il reprend la question dans une lettre du 18 mai, où il dit à Hartevelt : « Du reste, camarade, pour la question « provocateur » ou pareille chose, pas trop d'inquiétude. Tout est clair comme du cristal ». Et dans celle du 8 juin : « Ne t'en inquiète pas trop, car toute l'affaire est parfaitement claire et peut être difficilement prise pour de la besogne de provocateur ».

Cette tranquillité de l'âme ne paraissait nullement déplacée. Quelques mots auraient suffi, au moment du procès de Leipzig, pour fouler aux pieds du tribunal tout le monument de mensonge qu'avaient construit les propagandistes totalitaires. Il devait en être autrement. Les paroles libératrices ne sortirent plus des lèvres de Marinus Van der Lubbe. La voix de la liberté indomptable, qu'il voulait faire retentir à travers l'Allemagne enchaînée et martyrisée en expliquant son acte, fut étouffée à Alt-Moabit. Les tortures finirent par avoir raison de ses forces physiques. Nous ne savons pas au juste ce qu'il a subi. Le fait est qu'après son exécution, les autorités allemandes se refusèrent de procéder à l'autopsie. Son demi-frère, Jan Van Peuthe, ne fut admis à voir le cadavre découvert que pendant quelques instants, mais cela lui suffit pour apercevoir dans l'ouverture de la chemise l'épaula déchirée et affreusement meurtrie.

L'état auquel Van der Lubbe se trouve réduit au moment du procès de Leipzig rend perplexes tous ceux qui y assistent. Ce garçon de constitution herculéenne, de volonté indomptable et d'intelligence souvent étonnante, reste assis le dos courbé, la tête tombant sur la poitrine et son nez coule continuellement sans qu'il s'en aperçoive. Aux questions qu'on lui pose, il donne des réponses monosyllabiques dans le meilleur des cas ; le plus souvent, il reste muet ou grogne de façon incompréhensible. Ses détracteurs hitlériens et moscovitaires feignent de considérer son attitude hébétée comme absolument normale. Dimitrov, qui se faisait photographier en prison, tantôt avec un gros cigare, tantôt en train de lire la *Pravda* de Moscou, alors que les tortures transformaient Lubbe peu à peu en cette lamentable loque humaine que l'on voit comparaître maintenant devant le tribunal, ce même Dimitrov n'hésite pas à l'appeler : « Cet idiot ».

Au premier moment, même ses amis sont pris au dépourvu. C'est qu'à ce moment-là le monde civilisé ne se doute pas encore des méthodes utilisées par la police des totalitaires et encore moins des effets qu'elles exercent sur l'individu. Seul le Kremlin a tout prévu. Et pour cause. Il est vrai que le procès de l'incendie du Reichstag est organisé bien avant les grands procès de Moscou. Mais déjà en 1928, les techniciens des mines du bassin du Donetz avaient récité leurs aveux hallucinants au cours du « procès de Chakhty », suivi par celui du « parti industriel » en 1930 et par celui des mencheviks en 1931. Aussi plusieurs témoignages concordants d'anciens communistes nous font-ils croire que la tête de Dimitrov fut sauvée et saine bien avant l'ouverture du procès de Leipzig, grâce à une entente conclue à son sujet entre Moscou et Berlin. Mais ce serait un autre chapitre.

Cependant, malgré son écrasement physique, le moral de Marinus Van der Lubbe reste intact jusqu'à la fin. Dans un ultime effort, il maintient qu'il est le seul auteur de l'incendie et que ses coinçulés staliniens n'y sont pour rien. Il tient la tête, une fois de plus aux deux machines totalitaires. La thèse nazie, imputant l'incendie au parti communiste et à la social-démocratie, est pulvérisée. Le Comité mondial se voit infliger un démenti cinglant. Le *Livre Brun* n'avait-il pas affirmé : « Van der Lubbe avouera tout ce que ses maîtres lui prescriront. Il déposera contre Dimitrov tout ce qu'on désirera. Il chargera tous ceux que ses amis nazis veulent perdre, il innocentera tous ceux que ses amis nazis veulent sauver ». Mais les supplices subis ne lui laissent plus de force pour se transformer d'accusé en accusateur. Le cri de la liberté dans la nuit du totalitarisme qui est tombée sur l'Allemagne et qui étouffera bientôt l'Europe entière s'est transformé en murmures qui meurent sur les lèvres de l'homme prostré.

Le monde abasourdi ne fait plus attention à ces mesures à peine perceptibles. La seule flamme qui réveille encore sa sensibilité, en attendant la conflagration générale, est celle des feux d'artifices.

C'est l'ère des troupeaux et des prétoriens. Le fanal que Marinus Van der Lubbe a élevé, un instant au-dessus des têtes, lui est brutalement arraché. Son rôle devant les juges nazis est accaparé par un faux jeton. Dimitrov, serviteur d'une autre tyrannie, singe l'attitude d'un héros de la liberté. Mais le mensonge qu'il lance n'est qu'un chant de sirène. Il montre d'ailleurs son véritable visage tout à la fin du procès, lorsque le procureur propose son acquittement et la condamnation de Lubbe à mort. « *Je demande, s'écrie Dimitrov, que Van der Lubbe soit condamné comme ayant travaillé contre le prolétariat et que des dommages-intérêts nous soient accordés pour le temps que nous avons perdu ici* ».

Le verdict prononcé le 23 décembre 1933 n'accorde pas de dommages-intérêts aux quatre accusés moutonnaires ; ils doivent se contenter de leur acquittement. En revanche, Dimitrov et ceux dont il est le porte-parole obtiennent entière satisfaction en ce qui concerne le jeune révolutionnaire. Marinus est condamné à mort. Sa tête, tranchée par la guillotine dans la cour de la prison de Leipzig le 10 janvier 1934, sera exposée au Musée de la police de Berlin. « *La grande exécution de Van der Lubbe, écrit le journal Angriff, organe des dirigeants nazis, prouve que le procès n'a pas été la comédie pour laquelle on a voulu le faire passer, jouée autour d'un vil agent provocateur, mais une œuvre de justice* ». N'exagérons rien. Il est incontestable qu'en assassinant Marinus Van der Lubbe, les hitlériens ont assouvi leur propre vengeance. Mais ils ont également obéi à la nécessité de réfuter les mystifications du Comité mondial.

Le seul témoignage sur l'attitude du condamné à mort pendant ses derniers moments est celui du Dr Meyer-Collings, traducteur hollandais, tel qu'il fut enregistré par W. Duesberg :

« *La veille du dernier jour, me raconte Collings, j'ai accompagné le procureur général dans la cellule de Van der Lubbe. Il était dix heures du soir. Le condamné à mort était debout devant la fenêtre grillée. M. Werner lui donna à nouveau la lecture du jugement en ajoutant que le président du Reich n'avait pas cru devoir user de son droit de grâce. J'allais traduire ces paroles en hollandais lorsque Van der Lubbe m'arrêta en disant :*

— *Ce n'est pas la peine, j'ai compris.*

— *Avez-vous un désir ?*

— *Non. aucun. Je vous remercie, et à demain ! Van der Lubbe, par ces paroles, montrait qu'il était entièrement maître de lui.*

Le lendemain on le réveilla à 6 h. 30. Il dormait profondément et il fallut le secouer fortement pour qu'il se réveillât. Il se leva en silence et but deux tasses de café. Le pasteur Hollmann s'avança vers lui pour le consoler. Mais Van der Lubbe ne répondit à aucune de ses questions. Peu après 7 heures, les membres du tribunal et douze citoyens de Leipzig se réunissaient dans la cour de Landgericht.

La guillotine, amenée de Dresde, avait été dressée dans le courant de la nuit. Van der Lubbe, qui se trouvait à la prison des prévenus, Moltkestrasse, fut amené en auto. On le fit attendre dans un couloir.

Le président Buenger et M. Werner, le procureur, étaient en robe rouge. Les juges portaient des manteaux de soie noire et des hauts-de-forme.

Van der Lubbe est amené. A ce moment, la « *Armes Suendergloekchen* » — la cloche du pauvre pêcheur — tinta lugubrement. De sa voix monotone, M. Werner lut une dernière fois le jugement et, quand il eut terminé, il ajouta :

— *Et je livre Van der Lubbe à la justice terrestre.*

Les trois bourreaux se saisirent alors de lui et l'entraînèrent en courant vers la guillotine, à dix mètres de là. C'est pour écourler la tension nerveuse du condamné que le bourreau et ses aides s'en vont toujours au pas de charge. Van der Lubbe n'opposa aucune résistance. On l'attachait sur une planche par le ventre et la figure en bas. Un déclic : il avait cessé de vivre. Je vous ferai grâce d'autres détails. Le Dr Collings a nettement perçu trois bruits : l'action du bourreau sur le bouton, la chute de la tête roulant dans la sciure et, très nettement, le sinistre jaillissement du sang. L'exécution eut lieu à 7 h. 30, parce que la loi prescrit qu'elle doit se faire au point du jour. Le prêtre affirme que Van der Lubbe avait remué les lèvres, mais le Dr Meyer-Collings n'affirme qu'aucune parole n'en serait sortie ».

Paul BARTON.

## ALFRED WEILAND EST LIBÉRÉ

Après avoir passé huit années dans les camps et les prisons d'Allemagne Orientale, un militant ouvrier bien connu à Berlin vient d'être mis en liberté. Il s'agit d'Alfred Weiland, ancien représentant d'un courant antiautoritaire du mouvement ouvrier allemand, qui fut, le 11 novembre 1950, enlevé par une équipe d'agents communistes en plein secteur américain, assommé et chloroformé, puis transporté en voiture dans le secteur russe.

Weiland, qui n'appartenait à aucun parti, défendait les conceptions d'un socialisme indépendant et décentralisé. Il avait adhéré, avant la prise du pouvoir par Hitler, au mouvement « unioniste », lequel se réclamait de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg. Les « unionistes » étaient avant tout partisans des conseils ouvriers — marxistes mais antiautoritaires —. Leurs origines et leur philosophie les différenciaient des anarcho-syndicalistes allemands, mais il existait de nombreux contacts entre les deux courants.

Sous le régime nazi, Weiland fut persécuté. Dès la fin de la guerre il édita une petite revue qui portait le nom de *Neues Beginnen* (Nouveau Départ). Sans défendre aucun programme dogmatique, cette publication s'efforçait de recréer un mouvement ouvrier empreint d'un esprit de liberté, autonome et politiquement indépendant. Grâce à cette revue, Weiland avait établi des contacts tant en Allemagne occidentale qu'en zone russe. Les communistes jugèrent ses activités dangereuses pour la dictature stalinienne installée en zone d'occupation soviétique.

En Allemagne orientale, Weiland fut déféré devant un tribunal militaire russe, lequel l'acquitta pour les délits d'espionnage, de haute trahison, de

trahison et de sabotage ; mais il fut ensuite conduit devant un tribunal civil qui le condamna, pour les mêmes « crimes » à 15 ans de prison. Le côté extraordinaire de l'affaire réside dans le fait que Weiland fut poursuivi, jugé et condamné pour des activités qui avaient été menées dans un pays qui ne relevait ni de la juridiction russe, ni de celle de l'Allemagne orientale.

Ce n'est que deux ans après avoir été enlevé qu'il put correspondre avec sa famille résidant à Berlin Ouest. A sept reprises, Weiland fit la grève de la faim. Il vient d'être remis en liberté, malade et physiquement affaibli, mais moralement et mentalement le même qu'autrefois. — H. R.

### LES CHANTS D'UN PEUPLE ADULTE

Il n'est point de sauveur suprême,  
Ni Dieu, ni César, ni tribun.  
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes,  
Décrétons le salut commun !  
Nous ne voulons ni Dieu ni Maître  
Entravant notre liberté,  
Car nous voulons voir apparaître  
Le soleil de l'égalité.

### LES SLOGANS D'UN PEUPLE QUI RETOURNE A L'ENFANCE

Hier :  
« *Maréchal, nous voilà !* »  
Aujourd'hui :  
« *Oui, à de Gaulle !* »  
Demain :  
« *Tous aux ordres de Thorez !* »